Institutional Repository - Research Portal
Dépôt Institutionnel - Portail de la Recherche
researchportal.unamur.be
University of Namur

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Les obélisques d'Héliopolis mentionnés par les auteurs de l'Antiquité classique

Obsomer, Claude

Published in:
Héliopolis

Publication date:
2010

Link to publication

Citation for pulished version (HARVARD):
Obsomer, C 2010, Les obélisques d'Héliopolis mentionnés par les auteurs de l'Antiquité classique. Dans MC Bruwier & A Van Loo (eds), *Héliopolis.* Fonds Mercator, p. 48-53.

General rights
Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Download date: 06. May. 2024

LES OBÉLISQUES D'HÉLIOPOLIS
mentionnés par les auteurs de l'Antiquité classique

CLAUDE OBSOMER

Les obélisques d'Alexandrie, appelées «Aiguilles de Cléopâtre»
Luigi Mayer, *Views in Egypt, from the original drawing in the possession of sir Robert Ainslie*, Londres, 1801. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique.

L'obélisque est l'un des monuments les plus spécifiques de l'Égypte pharaonique. Les Égyptiens le désignaient par le mot *tékhen*, issu d'un verbe signifiant « percer », dans l'idée que son éclat et sa forme élancée arrivent à percer le bleu du ciel. Le nom « Obélisque » vient des Grecs, qui comparèrent l'aspect du monument à celui d'une broche à rôtir appelée *obelos* ou *obeliskos*. Consacrés au Soleil, bon nombre d'obélisques furent dressés aux abords des temples d'Atoum, de Rê-Harakhty ou d'Amon-Rê. Héliopolis et Karnak furent les lieux privilégiés qui les virent se multiplier au cours des siècles.

Obélisque de Sésostris Ier
à Héliopolis.

Obélisque de Séthy Ier
Piazza del Popolo à Rome.

Les auteurs classiques donnent d'Héliopolis et de Karnak des descriptions assez peu explicites ; en revanche, ils parlent davantage des obélisques enlevés de leur temple pour être transportés à Alexandrie, Rome ou Constantinople. L'histoire égyptienne, impériale et moderne de ces monuments peut, dans certains cas, être reconstituée dans les détails. L'obélisque du Latran, le plus grand des obélisques de Rome, mis au jour en 1587 au Circus Maximus, y a été dressé en 357 par l'empereur Constance II. Ammien Marcellin précise qu'il a été arraché de Thèbes « aux cent portes » par Constantin, qui n'a pu l'acheminer plus loin qu'Alexandrie avant sa mort en 337. À Karnak, cet obélisque avait été érigé à l'arrière du temple d'Amon par Touthmosis IV, après y avoir été transporté depuis les carrières d'Assouan par son grand-père Touthmosis III. Mais ce sont d'autres obélisques dont il est question ici, ceux qui sont attestés par les auteurs grecs et latins pour avoir été dressés jadis à Héliopolis[1].

Strabon, qui a visité l'Égypte en 25–24 av. J.-C., décrit Héliopolis en évoquant ses obélisques[2] : « Là se trouve Héliopolis, située sur une butte digne de mention, renfermant le temple du Soleil et nourrissant dans une sorte d'enceinte sacrée le bœuf Mnévis qui est considéré chez eux comme un dieu, tout comme l'est Apis à Memphis. En face de la butte s'étendent des lacs recevant l'eau qui déborde du canal tout proche. Maintenant la ville est entièrement déserte, contenant cet ancien temple décoré à la mode égyptienne, offrant beaucoup de témoignages de la folie et du pillage sacrilège de Cambyse, qui a outragé le temple en partie par le feu et en partie par le fer, le mutilant et le brûlant de toutes parts, comme il a fait également avec les obélisques. On transporta à Rome les deux obélisques qui n'avaient pas été entièrement consumés, mais il y en a là encore d'autres, ainsi qu'à Thèbes, l'actuelle Diospolis, les uns la pointe dressée et dévorés par le feu, les autres gisant sur le sol ».

Obélisque de Psammétique II
Piazza di Montecitorio à Rome.

Ces deux obélisques, transportés à Rome sous le règne d'Auguste, sont décrits par Pline l'Ancien[3] au Ier siècle : « Cet obélisque que le divin Auguste fit dresser dans le Circus Maximus fut taillé par le roi Psemetnepserphreos, sous le règne duquel Pythagore séjourna en Égypte, mesurant quatre-vingt-cinq pieds et un empan, sans compter la base faite de la même pierre. Quant à celui qui se trouve au Champ de Mars, plus petit de neuf pieds, il fut dressé par Sésothes. Tous les deux sont inscrits et contiennent l'explication de la nature selon les philosophes égyptiens… ». Relevons que Pline se trompe dans l'attribution des monuments : l'obélisque du Circus Maximus est l'œuvre de Séthy Ier (Sésothes) tandis que celui du Champ de Mars porte les noms de Psammétique II Néferibrê (Psemetnepserphreos). Leur origine héliopolitaine est confirmée par Ammien Marcellin au IVe siècle[4].

Les inscriptions gravées sur ces obélisques attestent le nom égyptien d'Héliopolis, *Iounou*. Selon la dédicace, ils ont été consacrés à Rome en l'an 10 av. J.-C.[5] Une fois à Rome, chacun d'eux retrouva une fonction liée au Soleil. Dressé sur la Piazza di Montecitorio depuis 1792, l'obélisque de Psammétique II (22,72 m selon Pline) servit en effet de gnomon au vaste cadran solaire aménagé par Auguste au Champ de Mars. L'ombre qu'il projetait sur le cadran, par sa longueur et sa position, marquait non seulement l'heure du jour, mais aussi le moment de l'année, suivant le calendrier romain réformé par César sur le modèle du calendrier solaire pluriséculaire des Égyptiens.

Obélisque de Ramsès II
Piazza della Rotonda à Rome.

Obélisque de Ramsès II
Villa Celimontana à Rome.

Dressé sur la Piazza del Popolo depuis 1589, l'obélisque de Séthy Ier (25,40 m selon Pline) fut le premier à orner la *spina* du Circus Maximus, avant d'être rejoint en 357 par l'obélisque actuellement au Latran. Son ombre permettait aux spectateurs de mesurer l'écoulement du temps, tandis que la ronde des chars symbolisait le déplacement des astres. Cet obélisque d'Auguste est signalé par plusieurs auteurs[6] mais le témoignage le plus intéressant est celui d'Ammien Marcellin[7] qui indique le contenu du texte écrit en hiéroglyphes : « Nous livrons la traduction grecque du texte de signes gravé sur le vieil obélisque que nous voyons dans le Cirque, en suivant le livre d'Hermapion ». Cette traduction partielle d'Ammien Marcellin a fait l'objet de nombreuses analyses. La plus récente[8] montre clairement que l'auteur avait une bonne connaissance de l'égyptien et qu'il a sélectionné une série de formules jugées représentatives pour la compréhension des spectateurs romains. Le nom de Séthy est absent et le nom Ramestès cité à plusieurs reprises concerne chaque fois les colonnes extérieures de l'inscription des différentes faces. En effet, Ramsès II ajouta ces colonnes de textes à la colonne centrale gravée au nom de son père Séthy Ier.

Pline attribue plusieurs obélisques d'Héliopolis[9] à ces deux souverains : « Dans la ville que l'on vient de mentionner, Sésothes en fit dresser quatre de quarante-huit coudées de long, et Ramsès, sous le règne duquel fut prise Ilion, en fit dresser un de cent quarante coudées. Ce même souverain, lorsqu'on s'éloigne de l'endroit où se trouvait la résidence royale de Mnévis,

en fit élever un autre, d'une longueur de cent vingt coudées, mais surtout d'une épaisseur prodigieuse : onze coudées par côté. Cent vingt mille hommes, dit-on, ont réalisé ce travail. Le roi lui-même, alors qu'on était sur le point de faire dresser l'obélisque et que l'on craignait que les machines ne suffisent pas pour le poids, pour signifier davantage le danger au zèle des ouvriers, attacha son fils au sommet, de sorte que son salut, auprès des constructeurs, serve aussi la pierre. […] ».

Selon Pline, les obélisques de Sésothes (Séthy Ier) approchaient 25 m de haut, si la coudée est égyptienne. Mais on a perdu la trace de ces monuments, hormis celui de la Piazza del Popolo. Si leur origine héliopolitaine est certaine, les deux obélisques de Séthy Ier retrouvés à l'état de fragments lors de fouilles à Alexandrie sont de taille plus modeste, puisque, complets, ils ne dépassaient pas 8 m de haut[10]. Quant aux deux obélisques de Ramsès II dont Pline fait état, il leur attribue une hauteur invraisemblable (73 m et 63 m environ). Mais Pline n'évoque pas des monuments qu'il a vus lui-même, puisqu'il ne semble pas avoir visité l'Égypte. Fait-il référence à deux obélisques héliopolitains de Ramsès II, de taille bien plus réduite (moins de 10 m), conservés en Italie ? L'obélisque de la Piazza della Rotunda (Panthéon) et celui de la Villa Celimontana formaient à l'origine une paire, de même que celui des Thermes de Dioclétien (Dogali) et celui des Giardini Boboli à Florence.

Dans son récit, Pline mentionne le roi Mesphres dans deux passages différents. D'abord, il le présente comme le premier à avoir institué la coutume d'ériger des obélisques dans la cité du Soleil[11], puis il évoque deux obélisques de ce roi conservés à Alexandrie[12] : « Il y a aussi deux autres obélisques à Alexandrie près du port dans le temple de César, que fit tailler le roi Mesphres, de quarante-deux coudées ». Ce nom venant de Menkheperrê, nom d'intronisation

mettre image en

NB idem image

de droite

Obélisque de Ramsès II
Jardins Boboli à Florence.

Obélisque de Ramsès II
appelé obélisque du monument de Dogali, Piazza dei Cinquecento à Rome, en 1890.

de Touthmosis III, il semble dès lors évident que ces obélisques sont les fameuses « Aiguilles de Cléopâtre », aujourd'hui à Londres et à New York. Leur hauteur correspond à la hauteur mesurable, environ 21 m. Leurs inscriptions mentionnent *Iounou* et des dédicaces adressées l'une à Atoum maître d'Héliopolis, l'autre à Rê-Harakhty. En outre, l'obélisque de New York a conservé deux des quatre crabes de bronze disposés par les Romains sous les angles de l'édifice, avec une inscription en grec et en latin : « La dix-huitième année de César, le préfet d'Égypte Barbarus érigea [cet obélisque], tandis que Pontius était l'architecte ». Puisque la date correspond à l'an 13 av. J.-C., peut-être furent-ils arrachés à leur site d'origine en même temps que les deux obélisques qui allaient être dressés à Rome en 10 av. J.-C.[13].

Pline évoque encore d'autres obélisques héliopolitains[14] : « Il y en a encore deux autres, l'un élevé par Zmarris, l'autre par Phius, sans inscription, de quarante-huit coudées ». Phius[15] pourrait correspondre à Pépy, nom de rois de la VI^e^ dynastie. Or, le site d'Héliopolis a livré la partie supérieure d'un petit obélisque du roi Téti[16], fondateur de cette dynastie, et, sous Pépy II, le notable Sabni signale que le roi l'envoya au pays Ouaouat pour construire des bateaux destinés à ramener à Héliopolis « deux grands obélisques »[17]. Y aurait-il eu à Héliopolis dès la fin de l'Ancien Empire des obélisques de près de 25 m de haut, une taille qui reste exceptionnelle au Nouvel Empire ? Quant à l'obélisque de Zmarris, il a fait l'objet de diverses hypothèses : pour Michel Gitton, il pourrait constituer une paire avec celui de Phius[18] ; pour d'autres chercheurs, Zmarris dérive d'Ousermaâtrê, nom d'intronisation de Ramsès II[19].

Pline conclut son exposé sur les obélisques en faisant allusion à la paire mentionnée par Hérodote[20] au V^e^ siècle av. J.-C. : « À la mort de Sésostris, on dit que son fils Phéros reçut la royauté. Celui-ci n'eut à son actif aucune expédition militaire et il lui arriva de devenir aveugle… Délivré du mal de ses yeux, il déposa des offrandes dans tous les temples renommés, et en particulier, ce dont il est le plus digne de faire mention, il plaça dans le temple d'Hélios des ouvrages dignes d'être vus, deux obélisques de pierre, chacun fait d'une seule pièce, mesurant chacun cent coudées de haut et huit coudées de large ». Si le nom Sésostris évoque *a priori* un roi du Moyen Empire, l'identification de son fils s'avère problématique, puisque Phéros semble transcrire le mot « pharaon ». Les seuls obélisques de cette période retrouvés à Héliopolis datent de Sésostris I^er^[21], fils d'Amenemhat I^er^. En outre, la taille des obélisques de Phéros (52,50 m) est largement supérieure à celle de l'obélisque conservé *in situ* (20,40 m).

Les auteurs qui, après Hérodote, évoquent ces obélisques indiquent les mêmes mesures, mais cherchent à préciser l'identité du roi Phéros. Diodore de Sicile[22] prétend que celui-ci s'était attribué le nom de son père, soit Sésoosis chez cet auteur. Peut-être se base-t-il sur une information fiable issue d'un auteur non précisé qui connaissait les obélisques de Sésostris I^er^. Pline[23], quant à lui, parle de Nencoreus, dont le nom correspond au nom d'intronisation du fils de Sésostris I^er^, Noubkaourê Amenemhat II : « De tous les obélisques, un seul fut brisé pendant son déplacement, [obélisque] qu'avait taillé Nencoreus, le fils de Sésosis. De celui-ci demeure aussi un autre obélisque de cent coudées, qu'il consacra au Soleil selon un oracle, lui qui avait retrouvé la vue après une cécité ». Mais aucun obélisque d'Amenemhat II n'est connu à ce jour. Isidore de Séville[24], en associant le texte d'Hérodote au chapitre 64 de Pline, attribue ces obélisques au roi Mesprès.

Si l'on en revient au seul texte d'Hérodote, une hypothèse mérite d'être énoncée : le voyageur grec a pu confondre le nom Sésostris, évoqué par les sources memphites à l'origine des chapitres 102-110 du deuxième livre de son *Histoire*, avec le nom du père de Phéros mentionné par sa source héliopolitaine. On peut penser à Sésothes ou Séthosis, attestés dans la littérature classique, de sorte que le récit pourrait se rapporter à Ramsès II. Quoi qu'il en soit, la cécité royale reste à ce jour inexpliquée.